

PROGRAMME DE SAUVETAGE D'UNE CULTURE

Par Steven J. Zipperstein Haaretz Mars 2007

"Hayei ahad haam: psifas mitokh ktavav uktavim aherim" (« la vie d'Ahad Haam : Un panorama des écritures d'Ahad Haam et d'autres auteurs » par Shulamit Laskov, université de Tel Aviv, fédération sioniste du monde, 666 pages

Même pour ceux qui sont familiers avec le passé Juif récent, Ahad Ha'am occupe un statut toujours vague et indéterminé. Il reste connu comme ayant eu une influence cruciale sur des personnes qui sont encore influentes (Haim Nahman Bialik, Gershom Scholem). Il est glorifié, de loin, comme étant le prophète du mouvement de la paix, quelqu'un qui combinerait, à l'étape classique du sionisme, les rôles d'idéologue majeur et de critique interne. Et il fut évité, en tout cas ignoré, quand on lit la prose des idéologues - ceci était vrai d'Ahad Ha'am en Israël dans les années 50 et 60 - qui proposaient aux écoliers un modèle d'émulation civique. Contrairement à un Theodore Herzl (qui resta vénéré, bien que si peu lu) ou à un Yosef Haim Brenner (qui maintint une vitalité énorme), Ahad Ha'am a été relégué, en fait, dans un statut de Juif Russe d'origine victorienne ayant mal vieilli.

De tous les courants significatifs du sionisme, le sien - appelé sionisme « culturel » ou « spirituel » - semble le moins concret : Il a eu peu de relais institutionnel (c'est-à-dire en dehors du système scolaire israélien) ; il a laissé peu de marques palpables dans la vie publique exceptée, peut-être, une influence sur les sentiments de certains envers la théocratie, la répression des Arabes, la franchise, ou le fait de dire la vérité en politique. (Parmi les essais les plus connus d'Ahad Ha'am il y en a un appelé « la vérité de la terre de l'Israël. »)

Ce nouveau livre, avec sa manière d'être vraiment démodé, ne fera rien pour changer cette situation. Shulamit Laskov, la prodigieuse et vénérable historienne documentaire du sionisme, a produit un nouveau livre, curieusement fascinant. C'est un pastiche dense et volumineux des lettres à Ahad Ha'am et de lui-même, des souvenirs sur lui, et beaucoup d'autres extraits, un abrégé d'innombrables recueils, méticuleusement mis ensemble par Laskov. Elle l'appelle un « Web, », une toile, mais il serait mieux de le décrire comme un grenier qui déborde, une chambre forte de données passionnantes. Une fois que l'on s'en extrait, il offre peu de nouvelles vues dans la pensée de l'auteur, mais beaucoup de choses sur l'homme, derrière son austère présence, apparemment éloigné du pseudonyme.

Né Asher Ginzberg (1856-1927) il vient d'une famille hassidique, il n'a écrit aucun livre intégralement, seulement des essais, il n'a tenu aucune position de quelle importance que ce soit dans le mouvement sioniste qui néanmoins, et par intermittence, le vénéra ou le maltraita, certains l'admirant de manière charismatique et pour d'autres comme n'ayant pas de caractère, un masque froid, un petit-bourgeois. Ses détracteurs, à l'intérieur du mouvement sioniste (et parmi ceux-ci on comptait un bon nombre de ses premiers fervents

admirateurs) ont insisté sur le fait que, en dépit de l'aura d'importance l'entourant, il ne savait que critiquer, mais jamais construire quelque chose de solide, et que son idée de Sion comme « un centre culturel » a abaissé les buts du mouvement à rien de plus qu'un campus d'université. Cependant, sa réputation d'incarner la perfection, moteur d'une mystérieuse contestation de la vie juive, nettement plus significatif qu'un simple chef dont l'origine de l'importance était peu claire, a suscité une telle clameur autour de lui que, dans au moins une situation donnée, un tract antisémite distribué largement le crédita d'avoir été l'auteur des « Protocoles des Sages de Sion. »

Un hébreu vraiment étonnant

L'hébreu utilisé par Ahad Ha'am est étonnant, il se dessine habilement à partir d'influences midrashiques; il est européen sans être slave, il est moderne mais avec également des échos des textes Juifs classiques, il est fort, lucide et souvent vraiment beau. Il a édité le journal intellectuel hébreu le plus influent de la fin du 19^{me} siècle, "Hashiloah" ; il a lancé, une série d'initiatives importantes, la plus particulière, peut-être, étant le "Bnei Moshe", un groupe à moitié secret, un peu comme une loge maçonnique qui aurait cherché à remanier les priorités du sionisme ; et ses admirateurs les plus proches comprenaient Meir Dizengoff de Tel Aviv, et le fondateur de ce journal. Il a vécu une bonne partie de sa vie en Russie, il est allé en 1908 en Angleterre (où il a travaillé comme directeur de la compagnie de thé Wissotzsky), et il a passé les dernières années de sa vie à Tel Aviv dans la rue qui porte son nom.

Il était un critique implacable et souvent brillant des initiatives diplomatiques d'Herzl, insistant sur le fait qu'elles étaient inutiles, voir même dangereuses car enveloppées de secret, qu'elles nuiraient aux Juifs du monde entier davantage qu'elles ne les aideraient, encourageant chez les disciples Juifs d'Herzl un messianisme potentiellement mortel. Et pourtant, il y a eu beaucoup d'actions développées par Ahad Ha'am lui-même - depuis ses premiers jours sur la scène publique juive à Odessa vers la fin des années 1880 - qui, elles aussi, revêtirent un caractère secret, codé dans (quoique sécularisé) un langage hassidique, censé être lu à différents niveaux, comme une série de conseils subtils plus que des déclamations, et rarement tout à fait dans les formes littérales dans lesquelles elles avaient été écrites. Ce maître de clarté quand il écrivait des essais était, c'est indiscutable, parmi les militants les moins transparents parmi tous ceux qui créèrent la littérature hébraïque moderne.

Ses affaires personnelles, ce qui n'est pas pour étonner, étaient revêtues elles aussi du plus grand secret, entre autres parce que - comme Laskov le démontre en utilisant abondamment sa correspondance - sa famille immédiate était touchée par un déséquilibre mental considérable. Ahad Ha'am a craint, peut-être non sans justification, que le problème était d'origine génétique. (Lui, aussi, a lutté avec des maux persistants, de fréquentes dépressions que les médecins ne pouvaient pas tout à fait diagnostiquer et, naturellement, parmi sa plus grande force comme essayiste il y avait sa volonté, comme il l'a souvent fait remarquer, de déterrer « le côté le plus laid » des affaires juives

contemporaines). Une de ses soeurs, Chana, a souffert de problèmes émotionnels récurrents, de même que sa fille Leah. Une autre soeur, Esther, a également eu une maladie nerveuse, quoique moins sérieusement.

Hormis ces problèmes, Ahad Ha'am a fait face au mariage de sa fille, Rachel, avec un Russe (il a été converti par un rabbin libéral, mais le père refusa de reconnaître la conversion, et coupa toute la relation avec sa fille pour plus d'une décennie) ; son fils a vécu, publiquement, avec une femme, en refusant de se marier déclarant que l'institution du mariage était dégoûtante.

L'ensemble de ces détails était connu auparavant, mais Laskov fournit des détails biographiques riches et utiles, particulièrement en termes d'activité d'Ahad Ha'am et parfois de sa façon exaspérante et inflexible de se comporter. Particulièrement fascinant est le traitement que Laskov donne de la question de la cour que l'on fit à Esther sa soeur, en fait sa liaison amoureuse, avec Judah Magnes, alors Rabbin associé de la synagogue réformée de New York, le temple Emanu-EL, figure de proue du judaïsme réformé, et qui devint plus tard le premier président de l'Université Hébraïque. Le couple s'était rencontré peu après qu'Esther devint doctoresse à Paris en 1906. Il lui avait fait la cour, lui présentant ses hommages et elle s'est déplacée, avec l'aide financière d'Ahad Ha'am, à New York, pour vivre ensemble avec lui. Et puis, soudainement, Magnes a commencé à l'éviter, et même la propre soeur de Magnes, qui avait été proche d'Esther au début, a rompu avec elle. (Peu après son départ, Magnes - qui a eu, semble-t-il, un faible pour la progéniture de l'élite juive - a rencontré et a pris son épouse dans l'une des plus riches familles juives américaines.)

Très bizarrement, c'est au milieu de ce drame domestique que Magnes a prononcé au temple "Emanu-EL" un sermon, largement réimprimé plus tard sous le titre « Le Juif harmonieux » et dans lequel il glorifiait Ahad Ha'am comme étant le seul capable de reproduire la « symphonie de la bonté et de la capacité à dire la vérité » qui, dans le passé, avait soutenu le judaïsme. Esther écrivit amèrement à son frère lui reprochant à quel point il était déplorable que Magnes fasse son éloge en publique alors que dans le même temps, en privé, il l'avait tant maltraitée.

Plus que des livres, l'art ou la musique

Au coeur de ces enseignements - que Magnes a tant chéri, qui ont tant contesté le mouvement sioniste qu'Ahad Ha'am voulait tant sauver et pourtant influençait de manière bien plus importante qu'on ne le croit - il y avait la croyance en l'idée que la première tâche du nationalisme est de sauver la culture, ce qui signifiait pour Ahad Ha'am bien plus que les livres l'art ou la musique d'un peuple.

Les fondements les plus indispensables de la culture juive au cours des âges étaient, c'est ainsi qu'il les identifiaient, la capacité des Juifs à créer une élite intellectuelle (peut-être que ses plus brillants, et passionnés écrivains furent ceux concernant Moïse et Moïse Maimonides), sa croyance dans l'honnêteté, et la

justice.

Son thème fondamental, tout au long de sa longue carrière controversée, était indiscutablement de savoir quels étaient les présupposés au leadership. Les valeurs vécues par les chefs les plus éminents du peuple Juif, prophétiques dans leurs origines et plus fondamentales que la kashrut ou le Shabbat, rendaient inconcevable pour les Juifs d'opprimer, ou de persécuter quiconque. Comme il l'a écrit, à la fin de sa vie, en 1922 : « Notre sang a été répandu comme de l'eau dans chaque coin du monde pendant des milliers d'années, mais nous, nous n'avons pas versé le sang. »

Ahad Ha'am était, car il l'a dit, un moraliste qui a pensé essentiel pour les Juifs de créer eux-mêmes une maison, un Etat national où ils pourraient continuer à survivre, peut-être à s'épanouir, un Etat dont l'existence serait essentielle pour l'existence continue des Juifs, mais où les besoins de pragmatisme, ne seraient jamais supérieurs à l'impératif de décence. Il a aidé à élaborer les cartes qui ont permis la déclaration Balfour de 1917; il était le conseiller principal de Chaïm Weizmann à Londres. Il a poussé pour la création éventuelle d'un Etat Juif, mais parce qu'il avait compris que cela causerait du mal, et créerait le ressentiment d'un autre peuple, il a insisté sur le fait que cela devait être accompli avec le minimum d'agression, et être accompagné d'une conscience claire que même si satisfaire à ses propres besoins n'était pas immoral, il fallait toujours les rééquilibrer, difficilement, avec les besoins des autres.

La délicatesse du sionisme libéral, beaucoup vantée, a inspiré beaucoup de mépris ces dernières années : Elle a été vue comme un bouclier commode pour cacher l'oppression, comme une manière d'endormir la conscience, tout en volant leur terre à un autre peuple, leurs droits, leur humanité. Elle est vue par certains comme hypocrite, avec sa volonté d'accepter l'humiliation d'un autre peuple sans l'admettre pour autant et, par conséquent permettant de se draper dans des déclamations de décence, elle manque de la décence essentielle pour dire la vérité avec une transparence qui est, elle, plus caractéristique de la droite politique.

Le sionisme est vraiment la première ou la seule idéologie inspirant un Etat moderne confronté à la nécessité d'équilibrer des besoins exaspérant et souvent apparemment insurmontables de cette sorte, et tandis qu'Ahad Ha'am n'offrait aucune solution concrète à ces dilemmes, il est parvenu, il y a cent ans, à décrire leurs contours avec une clarté surnaturelle impressionnante. Il n'y a pas de raison de ne pas croire à sa sincérité, sa préoccupation continuelle à l'existence de bas instincts, aux horreurs prévisibles dévoilées dans la fabrication de l'utopie.

Il ressemble, à cet égard, à un autre essayiste du 20ème siècle, bien plus lu que ne le fut Ahad Ha'am, mais qui partageait avec lui un ensemble saisissant de soucis persistants comparable - une prédisposition semblable pour l'analyse de l'utopie, l'enfant jumeau de parents ideux de l'utopie, une conscience vive, un amour important, mais profond pour son peuple qu'il a explorés maintes et

maintes fois, un patriotisme qui était pour lui synonyme d'humanisme, la haine pour la xénophobie et l'hypocrisie.

George Orwell considérait le nationalisme comme fondamentalement chauvin, mais il a de la compréhension pour le patriotisme, qu'il a souvent exploré, particulièrement pendant les années de la deuxième guerre mondiale avec leurs conséquences immédiates, en des termes qu'Ahad Ha'am aurait immédiatement compris. Dans « Le lion et la licorne : le socialisme et le génie anglais » (1941), il a admis que bien que les caractéristiques nationales « ne soient pas faciles à déterminer », elles n'en ont pas moins une réalité indéniable. Il a proposé que l'on considère que l'Angleterre a bien une civilisation aussi originale que l'Espagne - en se concentrant sur des aspects, apparemment mondains et bien évidemment significatifs, mais il insiste aussi sur le fait que pour identifier une culture même le détail le plus simple peut être éminemment significatif. La culture anglaise « est liée d'une façon ou d'une autre aux solides petits-déjeuners et aux sombres dimanches, aux villes enfumées et aux routes mouillées, aux champs verts et aux boîtes aux lettres rouges. Elle a une saveur propre. » Elle est constituée par un peuple qui n'est pas artistique, pas intellectuel, mais pratique, très critique sur tout, qui prise par-dessus tout l'intimité, se méfie de la religion organisée, et est fondamentalement antimilitariste.

Dans ses ouvrages d'Orwell fait l'éloge, avec humour mais aussi vigoureusement, de la nourriture anglaise ; il insiste sur le fait que les « mauvais climats sont les meilleurs. » « On a le temps de se reposer dans le jardin dans une chaise longue, d'avoir des engelures et un nez qui coule. Peut-être que pendant cinq jours sur sept nous maudissons notre climat, mais il y a également des jours, surtout au printemps et en automne, où même les rues de Londres sont d'une beauté que l'on ne peut trouver sous des cieux plus ensoleillées. »

Aucun doute démodé

Beaucoup des efforts d'essayiste d'Ahad Ha'am auront été dépensés à identifier comment les Juifs pourraient construire pour eux-mêmes un morceau de terre où ils se permettraient d'approfondir, et de consolider un particularisme aussi distinctif que ne le sont les après-midis humides d'hiver, l'indifférence théologique, et les dimanches apathiques des Anglais. La culture, comme le comprenaient Ahad Ha'am et Orwell, se constitue lentement, mystérieusement pendant des siècles; les particularités de l'histoire d'un peuple, de ses bons et mauvais côtés, de ses tics, de ses polarisations, de ses prédilections - qu'elles soient gastronomiques ou des rites, espiègles ou obsessionnels -, sont difficiles à définir et encore plus difficile à faire émerger. Tous les deux ont insisté sur le fait que celles-ci se développaient bien mieux dans un pays, avec une vie quotidienne réelle, dont les contours furent imaginés par Ahad Ha'am comme Orwell en termes qui étaient terrifiants (voir le « 1984 » d'Orwell qui est un roman profondément anglais, implacable, comme n'importe quel élève du cursus des high school pouvait le certifier), mais que tous les deux pensaient pouvoir, désespérément, élever leurs peuples au dessus de leurs plus

lamentables traits nationaux.

Il y a quelque chose, sans aucun doute, de démodé dans tout ceci : essentialiste dans leurs présuppositions d'une vie nationale possible, dans leur croyance dans des frontières, dans des cultures distinctes, dans une continuité culturelle possible. Mais il y a également un réalisme attachant dans la lecture d'Ahad Ha'am, comme dans la lecture d'Orwell, aujourd'hui - dans leur insistance à améliorer les gens qui le souhaitent, mais cherchent rarement à l'être, dans leur amour des leurs, un amour profond et indéniable, sans jamais dénigrer les autres, dans leur volonté de chercher à construire les principes d'une vie moderne à partir d'un mode de vie plus ancien qui pourrait s'approfondir et se renforcer, qui pourrait se débarrasser d'une partie de ses pesanteurs, de ses incohérences, de son incapacité à se lier à une histoire qui se fait, comme tous les deux le ressentent, tout autour de nous.

Steven J. Zipperstein est professeur de culture et d'histoire juives à l'université de Stanford. Ses livres incluent « le prophète insaisissable : Ahad Ha'am et les origines du Sionisme. »